

Mark Lilla : "La gauche identitaire a oublié le bien commun"

ENTRETIEN. Pour l'historien de l'université Columbia, les progressistes, obsédés par les questions identitaires et morales, se sont coupés des électeurs.

PROPOS RECUEILLIS PAR THOMAS MAHLER

Modifié le 11/10/2017 à 10:43 - Publié le 10/10/2017 à 19:18 | [Le Point.fr](http://LePoint.fr)



Une manifestation anti-Trump à New York en juillet 2017. Pour Mark Lilla, "il ne faut pas se contenter de l'activisme typique à gauche : prendre un propos outrageux de Trump comme prétexte et aller dans la rue". © Steven Ferdman/Shutters/SIPA / REX / Steven Ferdman/Shutters/SIPA

C'est le cri de colère d'un homme de gauche ne reconnaissant plus les siens. Historien des idées et professeur d'humanités à la Columbia University, Mark Lilla fustige dans *The Once and Future Liberal* (éd. Harper Collins) des progressistes si obsédés par les questions d'identité raciale ou sexuelle et si enivrés de questions morales qu'ils ont oublié de s'adresser au reste du pays, contribuant ainsi à l'élection de Donald Trump.

Polémique mais passionnant sur ce qu'il dit de la montée de l'individualisme narcissique à gauche comme à droite, l'essai s'est retrouvé au centre de débats identitaires qui n'en finissent plus de diviser les États-Unis, et qui s'invitent aussi de plus en plus en France. Entretien.

Le Point : Pourquoi s'en prendre aux dérives identitaires de la gauche, votre camp politique ?

THE ONCE AND FUTURE LIBERAL

AFTER IDENTITY POLITICS

MARK LILLA

*Mark Lilla fustige dans **The Once and Future Liberal** (éd. Harper Collins) les progressistes obsédés par les questions d'identité raciale ou sexuelle. © Harper Collins*

Mark Lilla : J'ai écrit ce livre en tant qu'homme de gauche frustré, fatigué de perdre. Je suis fatigué du fait qu'un parti républicain radicalisé domine la politique américaine en défaisant tous les gains acquis par les démocrates durant la dernière décennie. Une certaine gauche est dans l'incapacité de faire face aux réalités politiques et de prendre le pouvoir. Cette gauche est tombée amoureuse des mouvements sociaux en délaissant la politique électorale. C'est un fanatisme identitaire qui se concentre sur les particularismes et a oublié le bien commun. La gauche a ainsi

perdu le support du pays, et son incapacité à offrir un futur aux gens a abouti à la victoire de Donald Trump. En colère durant les jours qui ont suivi cette élection, j'ai écrit un article pour le *New York Times* (« [La Fin du progressisme identitaire](#) », NDLR) qui a abouti à ce livre.

Les progressistes font du snobisme social.

Pourtant, le démocrate Barack Obama a été président pendant huit ans...

Oui, mais nous sommes dans un système fédéral ! Obama comme Bill Clinton ont dû faire face à un congrès républicain, à une Cour suprême plutôt républicaine, et à des gouvernements locaux où se fait la vraie politique, car ce sont eux qui décident quelle loi fédérale sera soutenue ou pas. À l'heure actuelle, les républicains contrôlent deux tiers des gouverneurs, deux tiers des législatures d'État, et dominent complètement 24 des 50 États, contre 7 pour les démocrates. Cela signifie qu'un président démocrate ne peut pas empêcher un État de mettre des barrières au droit à l'avortement ou de freiner le vote des Afro-Américains. La seule façon de changer la situation est de gagner des élections, pas de faire de nouvelles marches à Washington ou à New York. Mais les progressistes, obsédés par les questions d'identité, ne veulent pas comprendre cela. Ils sont devenus tellement dédaigneux envers une grande partie du pays et de ses habitants qu'ils refusent d'aller dans ces endroits et de s'adresser à ces personnes pour créer une connexion. C'est du snobisme social !

Pour se faire une bonne idée de cette gauche identitaire, vous dites qu'il suffit d'aller sur le site internet du Parti démocrate : on y retrouve des liens vers dix-sept groupes différents : les « femmes », les « Hispaniques », les « Américains ethniques », « la communauté LGBT », les « Américains d'origine »...

Oui, car vous pouvez penser que, par erreur, vous êtes tombé sur le site du gouvernement libanais. La gauche voit aujourd'hui l'Amérique comme une collection de groupes. On célèbre tellement les communautés et l'identité individuelle qu'on est incapable de s'adresser à des citoyens en tant que citoyens. Le « nous » démocratique n'existe plus pour eux. Ma sympathie va au républicanisme français, ce qui nous manque terriblement aux États-Unis. La citoyenneté, qui implique des droits mais aussi des devoirs, permet de maintenir ensemble un pays. Nous avons connu ça durant le XXe siècle, pendant la grande dépression ou les guerres mondiales, avec une vraie solidarité. Mais plus aujourd'hui. On ne peut pas réussir quelque chose politiquement sans un « nous ».

Certes, mais ces politiques identitaires n'ont-elles pas aidé les Noirs, les femmes ou les gays à se voir reconnaître leurs droits et à rendre votre pays plus juste ?

Les mouvements sociaux pour les droits civiques ont connu des succès remarquables dans les années 1950, 1960 et au début 1970. Mais, après, il y a eu un basculement. Les activistes se sont moins concentrés sur le lien entre notre citoyenneté d'un pays démocratique comme les États-Unis et nos identifications au

sein de différents groupes sociaux. Au contraire, les gens ont commencé à parler de leur identité personnelle, comme s'ils étaient des homoncules intérieurs, à base de race, de sexe et de genre. La fameuse question de Kennedy « Que puis-je faire pour mon pays ? », qui a inspiré la génération des sixties, est devenue inaudible. À la place, la question la plus importante aujourd'hui est : « Qu'est-ce que mon pays me doit du simple fait de la vertu de mon identité ? »

Tocqueville s'est complètement trompé en voyant en nous une nation pragmatique.

Pour vous, le progressisme identitaire a cessé d'être un projet politique et s'est transformé en un mouvement évangélique, disqualifiant ses opposants comme « immoraux »...

Cela se vérifie avec un mouvement comme Black Live Matters. Au départ, ça a commencé par une revendication absolument nécessaire, à savoir attirer l'attention sur les violences policières scandaleuses envers les citoyens afro-américains. Mais Black Live Matters est vite devenu un mouvement théâtral empêchant Hillary Clinton ou Bernie Sanders de s'exprimer durant la campagne électorale. Ils ne veulent pas simplement que vous soyez d'accord avec eux d'un point de vue politique, ils veulent que vous vous mettiez à genoux pour confesser vos péchés. Cela

s'inscrit bien dans notre culture protestante américaine, dans laquelle les gens connaissent une conversion une fois qu'ils ont reconnu leurs péchés. Mais ce n'est pas comme ça que fonctionne la politique ! Des mouvements sociaux comme Black Live Matters sont tellement intoxiqués par ces idées qu'ils sont incapables de réellement protéger les gens qu'ils sont supposés représenter. Je ne nie absolument pas la réalité de l'Amérique et de ces discriminations, et je n'ai aucune nostalgie de l'Amérique blanche. Mais pour défendre les Noirs et empêcher qu'ils soient discriminés, il faut gagner des élections, avoir des procureurs généraux et des juges fédéraux sensibles à ce problème ! Hélas, nous sommes par nature un pays fanatique. Tocqueville s'est complètement trompé en voyant en nous une nation pragmatique.

Vous expliquez que les activistes et les leaders de cette gauche ne sont plus issus des syndicats, mais qu'ils proviennent tous des universités. On a récemment assisté à des situations ubuesques, comme ce professeur de biologie d'Evergreen, Bret Weinstein, pourtant supporteur de Bernie Sanders, qui s'est vu traiter de raciste simplement parce qu'il avait questionné le bien-fondé d'une journée durant laquelle les Blancs devaient quitter le campus. Les étudiants sont-ils devenus fous ?

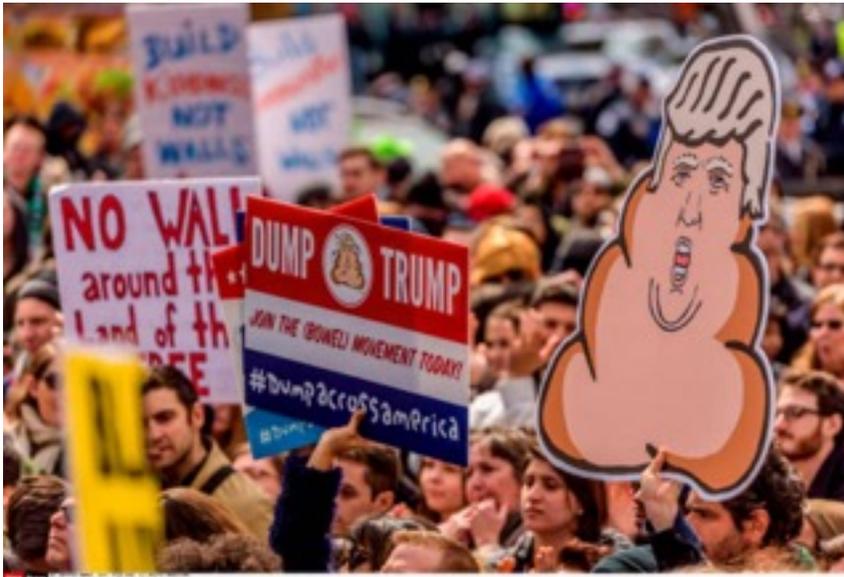
En tant que prof à Columbia, je dois d'abord dire que ce qui est arrivé à Bret Weinstein n'est pas représentatif du quotidien d'un campus américain. La plupart des étudiants sont sérieux et vont en cours. Mais il y a une mentalité, héritée des sixties, qui veut que la seule façon de s'engager politiquement soit de passer par son identité. Exprimer son identité, c'est être politique. À l'université, les jeunes progressistes sont endoctrinés dans cette idée. C'est le terreau qui peut parfois aboutir à des histoires complètement folles comme celle d'Evergreen. Les campus sont géographiquement et socialement de plus en plus détachés du reste du pays, et particulièrement des personnes comme les

classes populaires qui étaient le fondement du Parti démocratique.

Nous ne sommes plus un pays, simplement un parking où chacun a une place qui lui est réservée.

Avant, selon vous, on débattait en disant : « Je pense cela, et voici mon argumentation. » Aujourd'hui, c'est : « Je parle en tant que membre de tel groupe identitaire et je me sens offensé par ce que tu dis. » Sommes-nous retournés à l'ère du tabou ?

Dès que quelqu'un invoque son identité comme atout, il n'y a plus de débat impartial. Les gauchistes nous expliquent que chaque groupe a sa propre épistémologie, sans d'ailleurs savoir ce que ce mot signifie vraiment. Les hommes blancs ont une « épistémologie », les Noirs en ont une autre. J'ai ma propre façon de voir le monde, et il est impossible que vous puissiez me comprendre, car vous n'êtes pas dans ma catégorie sociologique. Mais, en même temps, ces personnes demandent aux autres de prendre conscience de leur souffrance identitaire. Intellectuellement, c'est une situation très confuse pour de jeunes étudiants.



Pour Mark Lilla, « à court terme, c'est important de montrer son opposition. Mais il ne faut pas se contenter de l'activisme typique à gauche ». © PACIFIC PRESS/SIPA

L'ironie que vous soulignez, c'est que, à droite aussi, le « moi » est devenu roi, mais sous une autre forme. Ronald Reagan a, selon vous, imposé l'idée d'une Amérique des petites communautés et des lotissements. Deux individualismes s'opposeraient ainsi aujourd'hui, l'un plus identitaire à gauche, l'autre plus libertaire à droite, les deux ne se souciant plus du bien commun...

Quand vous regardez la droite américaine, c'est frappant de voir à quel point elle ne demande plus de sacrifices aux gens. Avant, pour les conservateurs qui croyaient à la nation, la notion de sacrifice était importante. Il fallait combattre pour votre pays, célébrer l'effort. Mais l'individualisme a pris le dessus. Alors même qu'ils semblent opposés, il y a ainsi un parallèle fort entre,

d'un côté, le reaganisme et, de l'autre, l'obsession pour l'identité à gauche. C'est l'idée que nous ne sommes plus un pays, simplement un parking où chacun a une place qui lui est réservée.

Pour vous, les partis politiques doivent de nouveau s'adresser aux citoyens et donner une vision collective...

Maintenant que Trump a détruit la droite classique, il y a une opportunité extraordinaire pour, à nouveau, réhabiliter la notion de citoyenneté. Nous devons offrir une vision positive de ce que chacun peut faire pour l'autre. Selon nos pères fondateurs, nous sommes une République. Et je pense que nos politiques seraient plus efficaces en prenant ça en compte. Les deux partis, à gauche et à droite, font des promesses qu'ils ne tiennent jamais. Mais ils devraient aussi demander aux électeurs des sacrifices. Après le 11 Septembre, on a vu dans toute l'Amérique des gens prendre leur véhicule pour aller à New York aider. Cela vient de se reproduire à Houston et en Floride après les ouragans. Pourquoi ne sommes-nous pas capables de mobiliser les gens en dehors des catastrophes ?

Il faut mettre les mains dans le cambouis de la politique.

Que faut-il faire des monuments confédérés ?

D'un côté, je ne vois pas l'urgence morale à dénoncer des morts. Vous savez en France à quel point les églises ont souffert du fait de la Révolution française et qu'une partie du patrimoine et bien des belles choses ont été perdues. Bien sûr, la situation est différente avec les statues confédérées, mais il y a de multiples façons de présenter et de remettre des monuments controversés dans un contexte historique. Le problème, c'est qu'à partir du moment où l'extrême droite raciste se sert de ces monuments comme d'un symbole d'inspiration, il faut les démonter.

Dans ce livre, vous avertissez les progressistes : l'anti-trumpisme n'est pas une politique et il ne suffit pas de signer des pétitions sur Facebook...

À court terme, c'est important de montrer son opposition. Mais il ne faut pas se contenter de l'activisme typique à gauche : prendre un propos outrageux de Trump comme prétexte, aller dans la rue, poser pour des selfies et les poster sur Facebook en pensant qu'on a fait son travail. Alors que, pour empêcher un nouveau Trump d'arriver au pouvoir, il faut mettre les mains dans le cambouis de la politique, être pragmatique, faire des compromis, persuader les gens qui ne pensent pas comme vous, au lieu de les qualifier de monstres immoraux. Comme l'a un jour souligné Hillary Clinton, Martin Luther King a été le leader le plus social de l'histoire de notre pays. Mais ses efforts auraient été vains sans un politicien professionnel comme Lyndon Johnson, prêt à se salir les mains avec le camp adverse pour arriver à faire voter les grandes lois civiques.

Vous n'allez pas

fabriquer de nouveaux citoyens en humiliant leurs mères.

Après votre **tribune dans le New York Times** en novembre 2016, on vous a accusé d'être un vieil homme blanc nostalgique...

On a carrément dit que j'étais un suprémaciste blanc. Je pense que ces réactions disproportionnées se suffisent à elles-mêmes et prouvent qu'il y a un problème avec cette gauche identitaire...

En France aussi, des associations noires ou féministes ont fait polémique en voulant organiser des réunions interdites aux Blancs ou aux hommes. Pensez-vous que l'obsession identitaire à gauche puisse s'emparer de notre République ?

Je suis farouchement opposé aux dérives identitaires aux États-Unis. Mais, en France, les républicains, à gauche ou à droite, doivent reconnaître, comme l'a fait le philosophe Pierre Manent, que la société a changé. Il faut faire des compromis pour que les nouveaux arrivants se sentent inclus. Il y a une telle vigilance, parfois excessive, de la part des républicains que cela peut rendre le républicanisme repoussant pour une partie de la population. Prenez l'affaire des mères accompagnatrices voilées. Des républicains fanatiques ont voulu leur interdire l'accès pour des sorties scolaires. Mais vous n'allez pas fabriquer de nouveaux

citoyens en humiliant leurs mères ! Les républicains doivent faire attention à bien choisir leurs combats, et à ne pas peindre un tableau apocalyptique de votre pays comme le font certains intellectuels, tel Alain Finkielkraut, que j'aime pourtant beaucoup. En faisant cela, vous ratez l'occasion de faire des ajustements nécessaires du fait de l'évolution de la société et de gagner la bataille de l'opinion.